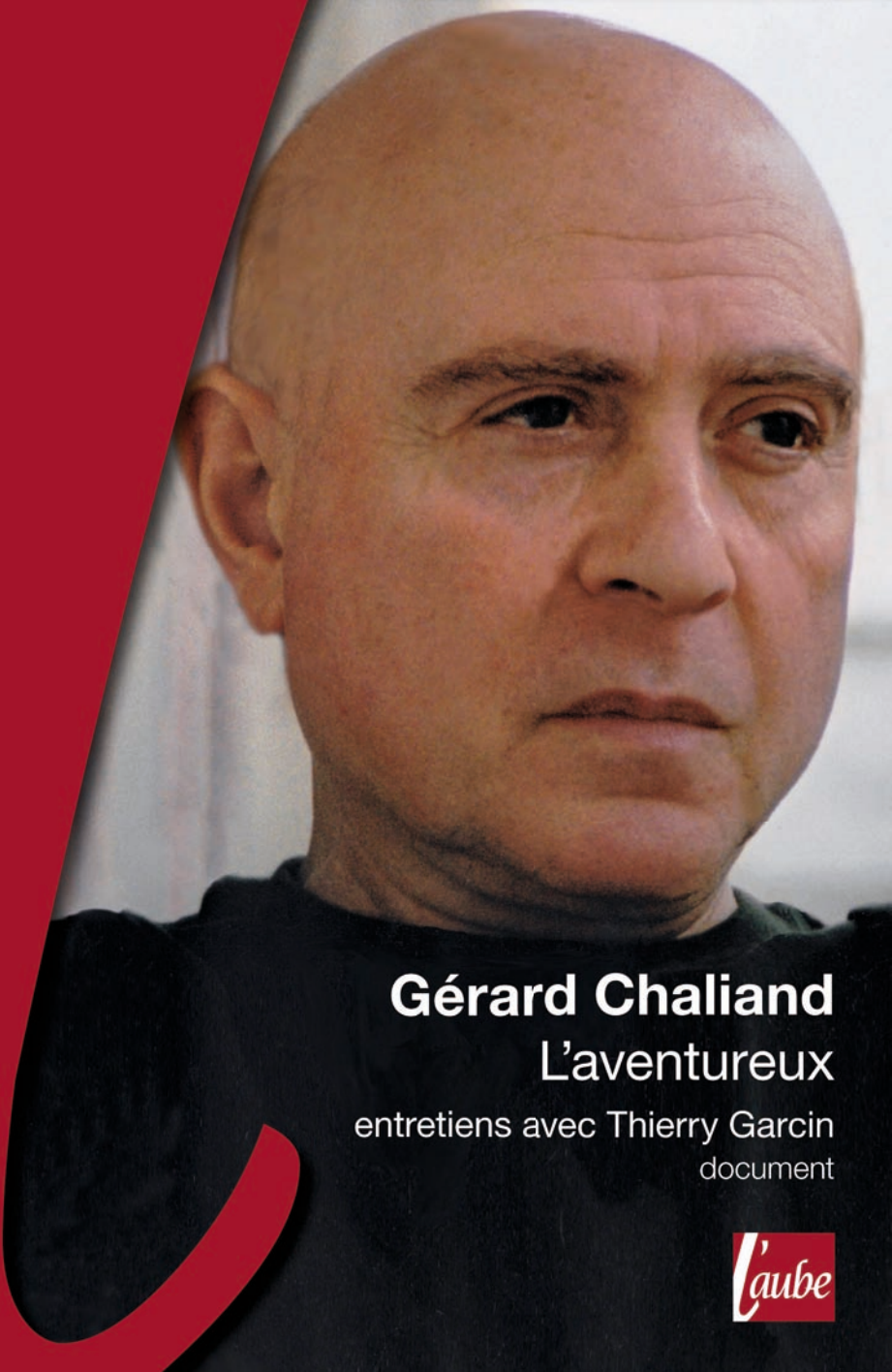




Gérard Chaliand
L'aventureux

entretiens avec Thierry Garcin
document

l'aube

L'AVENTUREUX

La collection *Monde en cours*
est dirigée par Jean Viard

Série *À voix nue*

L'émission de France-Culture *À voix nue... avec Gérard Chaliand* a été enregistrée en juin 2007 et diffusée en décembre 2007-janvier 2008.

Je remercie Adam Baczko qui a bien voulu décrypter ces entretiens et Sophie Verdet pour sa relecture exigeante de mon texte.

G. C.

© Éditions de l'Aube, 2010
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0076-8

Gérard Chaliand

L'aventureux

entretiens avec Thierry Garcin

éditions de l'aube

Des mêmes auteurs, entre autres :

Gérard Chaliand, aux Éditions de l'Aube :

De l'esprit d'aventure (avec P. Franceschi et J.-C. Guilbert),
2008.

Miroir d'un désastre. La conquête espagnole de l'Amérique, 2007.
Les voix du sacré. Les plus beaux textes des religions disparues,
1999.

Anthologie de la poésie kurde, 1997.

La marche tétue. Poèmes, 1996.

Voyage dans vingt ans de guérillas, 1988.

(Voir bibliographie complète en fin de volume.)

Thierry Garcin :

Les grandes questions internationales, 2^e éd., Economica, 2009.

1.

Les années de formation

Thierry Garcin. — Merci d'être avec nous tout au long de cette semaine et tout d'abord, bonjour, Gérard Chaliand.

Gérard Chaliand. — Bonjour.

Thierry Garcin. — En préparant cette émission, j'ai réfléchi à la façon de vous présenter : ce n'est pas facile car vous êtes avant tout un défricheur, vous êtes l'un des hommes qui ont le plus travaillé sur la notion de guérilla, et ce depuis un certain nombre de décennies. Vous êtes né en 1934 : vous aviez donc vingt ans au début de la guerre d'Algérie. Vous êtes, par

ailleurs, un collectionneur des textes fondateurs de civilisation, parfois difficiles à trouver. Vous êtes un chercheur d'un point de vue scientifique ; vous êtes également un passeur d'idées, vous intervenez souvent dans les médias et vous avez enseigné régulièrement. Pour ce faire, vous avez passé cinq années environ aux États-Unis ; mais vous avez aussi enseigné dans un certain nombre de pays en voie de développement ainsi qu'en France – notamment à l'Éna. Vous êtes un homme d'action, un homme de réflexion et un précurseur. On vous connaît également parce que, associé à Jean-Pierre Rageau, vous avez été un pionnier du renouveau des atlas géopolitiques et géostratégiques au début des années 1980 ; des ouvrages au format dit « à l'italienne », c'est-à-dire oblong. Vu le nombre de thèmes que vous avez embrassés, vous êtes ce qu'on appelle un homme éclectique. La diversité de vos centres d'intérêt, de vos approches et de vos expériences ne se trouve généralement pas chez les seuls chercheurs. À mes yeux, votre parcours ressemble à un grand écart entre réflexion et expérience. Parlons d'abord des

années de formation : vous êtes nés en 1934, en Belgique.

Gérard Chaliand. — C'est un hasard ; mon père habitait Paris depuis 1922. Il a rencontré ma mère en France, dont les parents habitaient Bruxelles. C'est là qu'il l'a épousée, et j'y suis né. J'ai passé à Bruxelles les quatre premières années de ma vie.

Thierry Garcin. — Vous en avez encore des images. Pourtant, quatre ans, c'est jeune !

Gérard Chaliand. — Ce qui me reste essentiellement, c'est la pluie ! J'aime beaucoup la pluie. Je suis un peu comme ces Bretons qui y restent très attachés, même s'ils ont beaucoup voyagé par ailleurs. Ce n'est pas tellement l'endroit où on est né qui compte que l'endroit où l'on a grandi. Ma ville, c'est Paris, où j'ai vécu de l'âge de trois ou quatre ans jusqu'à dix-sept, dix-huit ans. C'est là où j'ai grandi, au Quartier latin essentiellement, et c'est la ville à laquelle je me sens profondément attaché.

Thierry Garcin. — Études au lycée Henri-IV ?

Gérard Chaliand. — Oui. J'ai raté le baccalauréat et je suis immédiatement parti en direction de l'Algérie parce que je voulais, comme on disait à l'époque – en tout cas dans le milieu que je fréquentais –, bourlinguer à la façon de Cendrars, que j'avais lu à seize ans. Je voulais me promener de par le monde, sans argent, avec comme seules ressources mon enthousiasme, ma capacité d'adaptation et le fait d'être capable d'accepter n'importe quel genre de travail. En 1952-1953, j'ai donc passé six mois en Algérie ; cette Algérie coloniale a été pour moi la découverte de plusieurs choses à la fois. La première, individuelle : je pouvais ne dépendre que de moi-même.

Thierry Garcin. — Et quand même survivre, vivre au quotidien ?

Gérard Chaliand. — J'ai été laveur de vitres chez Schiaffino, qui était ce qu'on appelait un gros colon à l'époque. J'ai été garçon de

restaurant, serveur. J'ai voyagé en auto-stop jusqu'à Ouargla, dans le Sud. J'ai travaillé chez les Pères Blancs à Ghardaïa. J'ai traversé quelques temps très difficiles, puis j'ai trouvé un travail en Oranie, comme représentant en agrandissements photographiques. J'ai donc sillonné l'Algérie du nord au sud et d'est en ouest. C'est en Algérie aussi que j'ai découvert la question coloniale.

Thierry Garcin. — Avant de poursuivre, il y a une chose importante à dire pour nos amis auditeurs, pour vous, pour nous : vous êtes issu d'une famille d'origine arménienne venue en France après le génocide, au début des années 1920.

Gérard Chaliand. — Mon père, qui avait perdu toute sa famille, est arrivé à Paris en 1922. Mon grand-père, lui, a quitté l'Empire ottoman dès 1915. Il est d'abord allé au Liban. Ensuite, au lendemain de la Première Guerre mondiale, il s'est rendu en Allemagne, où il est resté un an. Finalement, il s'est installé en Belgique.

Bruxelles, c'est l'endroit où j'allais, gamin, retrouver mes grands-parents, soit à l'occasion des grandes vacances, soit à l'occasion de vacances plus brèves, comme à Pâques ou à Noël.

Thierry Garcin. — Revenons à l'Algérie. En 1952, vous aviez dix-huit ans. On a l'impression qu'il s'agit d'un voyage qu'on pourrait qualifier d'initiatique, en tout cas un événement fondateur : on peut dire cela de votre itinéraire ?

Gérard Chaliand. — Oui. J'ai découvert beaucoup de choses lors de ce séjour. Je me souviens par exemple d'un camionneur, alors que j'allais dans le Sud. Les événements, comme on disait à l'époque, avaient commencé au Maroc ; des émeutes avaient éclaté à Oujda et j'en ai discuté avec le camionneur, qui me dit : « Bientôt ce sera notre tour. » Il avait raison. Dix-huit mois plus tard – le 1^{er} novembre 1954 – ça a commencé en Algérie, de façon extrêmement discrète. Les faits ont été relatés comme étant une série d'incidents dus davantage à des bandits qu'à la naissance d'un mouvement de

libération. Il a fallu attendre 1955 pour qu'on réalise qu'il s'agissait d'un mouvement sérieux. Le premier livre qui a paru là-dessus était le livre des Jeanson, Colette et Francis, qui attirait l'attention sur la situation très particulière de l'Algérie. Sur le papier, il s'agissait de trois départements français ; il n'y avait pas de guerre, puisqu'on ne peut pas être en guerre contre soi-même. Nous avons longtemps vécu sur cette fiction.

Thierry Garcin. — Les « événements », comme on les appelait.

Gérard Chaliand. — Oui : les événements, avec un Z. Les choses sont devenues très sérieuses dès 1956. Le 6 janvier, on a voté pour le Front républicain en France. On attendait Mendès France, et on a eu Mollet. Le mois suivant, en février, Guy Mollet s'est rendu à Alger. Ceux qu'on appelait les « pieds-noirs » lui ont lancé des tomates. Il a changé de cap : il n'avait pas été élu pour maintenir la paix en Algérie mais pour rappeler les disponibles, c'est-à-dire ceux

qui venaient de terminer leur service militaire et qu'on a donc rappelés pour six mois, comme par exemple mon copain Georges-Mathieu Mattei qui a, par la suite, écrit l'un des meilleurs livres sur la guerre d'Algérie : *La Guerre des gusses* ¹.

Thierry Garcin. — La guerre d'Algérie a fait convoquer beaucoup de conscrits, d'appelés, pendant très longtemps ; elle a été une guerre engageant la nation, les hommes et les jeunes de la nation.

Gérard Chaliand. — Contrairement à la guerre d'Indochine qui a été une guerre de volontaires, la guerre d'Algérie a été une guerre de conscrits – ce qui, soit dit en passant, est toujours une erreur dans les guerres coloniales. Là, je parle en stratège.

Thierry Garcin. — Combien de temps êtes-vous resté sur place ?

1. Éditions de l'Aube, 2001.

Gérard Chaliand. — Six mois entre 1952 et 1953, ce qui m'a permis de connaître assez bien le pays : les pieds-noirs (d'origine espagnole comme en Oranie, ou italienne, dans l'Est), la communauté juive, la Kabylie et les Aurès, les Mozabites, parmi lesquels j'ai vécu à Ghardaïa, et puis ceux que l'on appelait, à l'époque, les Arabes.

Thierry Garcin. — Vous étiez déjà un jeune homme très politisé, brassant des idées, des idéologies, des concepts ?

Gérard Chaliand. — Non, je n'étais pas un jeune homme très politisé. Quand j'avais douze ans, mon père a racheté la bibliothèque d'un anarchiste dont la veuve vendait les livres. Il y avait trois mille volumes. Ma mère s'est exclamée : « Mais qu'est-ce qu'il va faire avec tout ça ? » Mon père a répondu : « Il les lira. » Et effectivement j'ai lu une bonne partie de cette littérature. Il y avait des classiques de la littérature française et de la littérature anarchiste. Bien sûr, ces livres ont exercé une

certaine influence sur moi, mais je n'appellerais pas cela une politisation très sérieuse. C'était en fin de compte un anarchisme individualiste, fondé sur la libération individuelle. Je ne suis pas arrivé en Algérie avec des idées préconçues sur la nature de la situation coloniale ; je l'ai découverte sur place.

Thierry Garcin. — Mais la dimension de révolte est apparue très rapidement contre la situation et contre la gestion de ces événements.

Gérard Chaliand. — C'était essentiellement moral ; longtemps mes engagements ont été moraux plutôt que politiques. C'est un fait qu'il ne faut pas se dissimuler. L'analyse véritablement politique est venue plus tard. Je dirais que j'ai fait mon apprentissage.

Thierry Garcin. — Il y a une chose qui m'a frappé aussi, c'est que vous avez étudié aux Langues O (l'Inalco d'aujourd'hui) ; vous avez écrit, dans la préface d'un atlas stratégique publié il y a longtemps, que Langues O était un des rares